



WOYZECK

De Georg Büchner / Mise en scène d'Andrea Novicov (Suisse)

Sur scène: Roger Atikpo / Michel Barras / Jean-Paul Favre / Sonia Floire / Vincent Fontannaz / Andrés García / Renaud Gensane / Jorge Mendelievich / Tania Nerfin / Julio D'Santiago

Hors scène: Dramaturgie, traduction et assistantat Yvan Rihs Musique originale Andrés García et Jorge Mendelievich Scénographie Yvett Rotscheid Lumières Jonas Bühler Régie générale Hervé Jabvneau Espace sonore José Luis «Sarten» Asaresí Régie son Nicola Frediani Costumes Anna Van Bree Maquillage Julie Monot Photos Isabelle Meister Administration France Jatton Production Ludvine Oberholzer / Carmen Pennella

Production Compagnie Angledange Coproduction Théâtre Forum Meyrin – Genève / Maison des Arts – Thonon-Evian / Théâtre Populaire Romand – La Chaux-de-Fonds / Théâtre Arsenic – Lausanne

Avec le soutien de Service des affaires culturelles de l'État de Vaud / Fondation meyrinoise pour la promotion culturelle sportive et sociale / République et canton de Genève / Pro Helvetia Fondation suisse pour la culture / Loterie Romande / Corodis / Pour-cent culturel Migros et Fondation Leenaards

La Compagnie Angledange bénéficie du soutien du Département de la culture de la Ville de Genève et du Service de la culture de la Ville de Lausanne.

Comme cela est souvent le cas avec les chefs-d'œuvre, *Woyzeck* de Georg Büchner se prête à de multiples lectures (lire pages 118-119). En choisissant de transposer l'histoire de ce jeune soldat allemand du XIX^e siècle dans un contexte actuel, sorte de *tropiques utopiques* – un pays de l'hémisphère sud, une banlieue d'une grande mégalopole ou tout autre lieu mêlant diverses ethnies –, Andrea Novicov a choisi d'entamer un nouveau voyage autour de cette pièce. Cette version métissée, mêlant chants, danses et acteurs de divers horizons culturels se lit comme une prémonition des profonds contrastes entre pays riches et pays dits *émergents* et de l'éclatement des équilibres du monde que ces contrastes impliquent.

Woyzeck, Allemagne, 1837.

Le soldat Franz Woyzeck vit de besognes ingrates et étranges. Sa vie se déroule exclusivement dans les limites que constituent ses travaux misérables, ses sorties au café et une vie de famille réduite au minimum, avec sa compagne Marie et leur tout jeune enfant. L'équilibre précaire de sa santé physique et psychique se rompt lorsque Marie se laisse séduire par un jeune et fat tambour-major. Woyzeck, blessé dans son honneur, voudra d'abord se battre avec ce dernier, mais ayant perdu ce duel, il finira dans un accès de démence, par poignarder Marie avant de jeter le corps de celle-ci dans un étang. La pièce prend fin, sans explication ni épilogue, lorsque le crime est découvert.

Yvan Rihs, dramaturge: *Woyzeck* est une pièce écrite au couteau. Une vive lame posée sur la gorge d'une époque suffoquant entre les certitudes de son passé, les spasmes d'une révolution hypothétique, les nouveaux élans scientifiques et le récent génie du progrès économique. En passant, pour se donner un peu d'air, cette époque-là jugeait et condamnait avec satisfaction le plus insignifiant de ses pions, l'ancien soldat Woyzeck, qui avait assassiné sa maîtresse par jalousie, et dont l'état psychique déféctueux ne pouvait constituer, selon le rapport d'un éminent représentant de la jeune discipline psychiatrique, la moindre circonstance atténuante. Ce simple fait divers, Büchner n'a pas voulu le découper en parts régulières, n'en a pas retranché les bas morceaux, ne l'a pas gratifié des beaux gestes de la démonstration: il a cherché à disséquer l'organisme d'un petit drame ordinaire et à plonger ainsi dans le système nerveux de son temps.

Woyzeck, Tropiques Utopiques, 2008

La transposition de la pièce de Büchner entend ne pas se restreindre à une seule perspective, qu'elle soit politique, esthétique, sociologique ou culturelle. Elle consistera plutôt à créer, par divers moyens dramaturgiques et scénographiques, un terrain de questionnement sur les rapports qu'entretiennent les deux hémisphères de la planète.

Andrea Novicov, metteur en scène: J'avais déjà lu et vu monter *Woyzeck* à maintes reprises et n'avais jamais ressenti le besoin de le mettre en scène, bien que ce soit un texte majeur et que

Théâtre / Création

Du mardi 20 au samedi 24 janvier à 20h30

Au Théâtre Forum Meyrin

Durée (spectacle en création)

Plein tarif: Fr. 35.– / Fr. 28.–

Tarif réduit: Fr. 25.– / Fr. 22.–

Tarif étudiant, chômeur: Fr. 15.–

Ce spectacle intègre la théma *Geist* du Théâtre Forum Meyrin présentée pages 92-93.

l'écriture de Büchner me plaise. Il a fallu un déclic lors d'un voyage aux Antilles pour que j'entraîne l'univers dans lequel j'allais pouvoir plonger ce texte. En effet, lors de ce séjour, j'ai été confronté à une situation proche de celle de la pièce. Ma position d'homme « riche » – avec une poignée de dollars en poche – attirait l'attention des filles de l'île; les hommes – leurs frères, cousins, maris – eux, se trouvaient impuissants face à moi, mais manifestaient – par leurs regards – leur colère ou leur désapprobation. Cela m'a rappelé le triangle amoureux et destructeur entre Woyzeck, Marie et le tambour-major. J'ai su alors quelle direction j'allais pouvoir redonner à ma mise en scène. Je souhaite que la « folie » de Woyzeck soit emblématique de la condition des jeunes de l'hémisphère sud – 60% des gens y ont moins de 25 ans – débordant d'énergie, de force, de rêves, mais qui n'ont pas la possibilité de s'exprimer. Woyzeck est le symbole de cette jeunesse impuissante qui, faute de pouvoir agir face à l'opresseur, laisse implorer cette énergie, cette colère ou qui la retourne contre elle-même.

Y.R.: Le texte de Büchner nous ramène avec force aux fondements mêmes de notre civilisation, aujourd'hui encore basée sur des rapports sournois de domination, dont les mécanismes ne se laissent jamais clairement identifier. Sans lui imposer un contexte trop restrictif, ce *Woyzeck* se situe aisément dans notre monde d'aujourd'hui, un monde suspendu dans le vide, tout prêt de se désintégrer dans la misère et la folie globalisées, mais dont les fondations précaires semblent pourtant comme définitivement établies. On rencontre cette éternelle précarité

Regard sur Woyzeck

Par Renaud Perrin, graveur

Ouverture publique...

En parallèle à la création d'Andrea Novicov, le Foyer du Levant du Théâtre Forum Meyrin accueillera des gravures du plasticien Renaud Perrin illustrant la fable même de *Woyzeck*.

L'image fournit un instrument efficace pour cristalliser les hallucinations de Woyzeck et l'ambiance apocalyptique qui les caractérise. Aussi Perrin exploite-t-il naturellement le dérangement mental de Woyzeck, actualise-t-il volontiers le monde perçu à travers le prisme de son égarement.

L'abandon par Perrin de la monofocale classique crée un sentiment d'éclatement de la perception. Un certain expressionnisme, fidèle à l'esprit de Büchner, distingue aussi ses illustrations : celle notamment de la ville dérangée offrant des angles aiguisés comme des dents. On retrouvera aussi, dans les linogravures exposées, l'idée – présente chez Büchner – d'un monde creux, d'une vision souterraine, celle aussi d'une fusion de l'humanité et de la bestialité.

Relativement à la question de la responsabilité de Woyzeck (qui divisa, déjà, les contemporains du fait divers : lire pages 118-119), on retiendra deux visages que Renaud Perrin prête au fusilier. L'un – quand Woyzeck surprend Marie étreignant le tambour-major à l'auberge – dans lequel on discerne de la mélancolie mais également une détermination qui appuie indirectement la responsabilité de Woyzeck ; l'autre, au contraire, escamote complètement la conscience de celui-ci pour ne retenir que ses nerfs (des nerfs qui captivaient le Büchner scientifique) et ses pulsions : on songe ici aux gravures captant le soldat dans l'acte et après celui-ci. Certes, l'image fractionnée de Woyzeck révèle aussi une soudaine conscience ; mais elle succède au crime et prend les traits du remord.

Mathieu Menghini

Lire aussi Renaud Perrin & Eddy Devolder, *Woyzeck (Quiquandquoi, Genève, 2008)*



dans bien des pays, en particulier ceux du Sud, héritiers d'un système imposé par le haut. Et c'est précisément en quoi Büchner nous provoque le plus vivement, lui qui nous soumet une réalité fragmentaire, insaisissable et languissante, au milieu de laquelle se perd le geste tragique d'un pauvre hère qui cherche confusément à la trancher... en égorgeant celle qu'il aime.

Distribution métissée et musique *live*

Le métissage important de la distribution assure la cohérence de la transposition, ainsi qu'une générosité et des vécus qui permettent de ne jamais perdre de vue la perspective sociale sous laquelle Novicov envisage ce geste artistique. Les rôles de Woyzeck et de Marie sont tenus par des comédiens originaires d'Afrique afin que la rage et les espoirs des peuples du Sud soient représentés par qui de droit. Les rôles du capitaine, du docteur et du tambour-major sont incarnés par des comédiens suisses romands, qui interrogent l'aveuglement qui empêche de comprendre les autres. Ils incarnent ainsi l'arrogance des nantis face à une certaine innocence des autres cultures, souvent considérée à tort comme de la naïveté. Les autres rôles sont tenus par un quintette de musiciens, également d'origine extra-européenne – en direct sur scène durant tout le spectacle. Musique «folklorique» des Caraïbes, sonorités contemporaines ; les musiciens seront tour à tour «au service» du tambour-major, des spectateurs ou en accord avec les pulsions, rêves, colères et envies des opprimés.

Propos recueillis et assemblés par Ludivine Oberholzer

AUTOUR DU WOYZECK DE GEORG BÜCHNER

L'IRRUPTION DE LA MODERNITÉ

Analyse des enjeux d'un texte

Comment les déterminismes sociaux, biologiques et la liberté se disputent-ils l'individu ?

Woyzeck est une foudre. Une fois cette pièce portée à la connaissance du public, la littérature dramatique s'en trouva transfigurée. Notre vision de l'Homme, aussi. Certes, l'ouvrage fut inspiré par un crime passionnel comme il s'en commit de tout temps. Toutefois, le traitement formel de cette intrigue « banale » de même que les tenants et aboutissants vertigineux qui s'y révèlent font de l'œuvre de Georg Büchner une trouée sur la modernité (lire aussi pages 116-117).



Tandis que des gazettes ne retiendraient que le caractère privé de l'assassinat, ici toute une société semble tenir le couteau du crime. L'enjeu, pourtant, de ces quelques fragments inachevés à l'ordre incertain, est pluriel : 1° Pour la première fois, un drame allemand élit son principal protagoniste parmi les plus humbles. 2° Par le devenir de cet individu dérangé et inculte, nous sont adressées d'abyssales interrogations : Pourquoi l'Homme ? Pourquoi la science ? Comment les déterminismes sociaux et biologiques et la liberté se disputent-ils l'individu ? Quels sont les conditions et les soubassements de la morale ? Les bornes de la nature humaine ? 3° Jamais la langue n'avait produit semblables accents ; et rarement structure textuelle colla si bien à la psyché humaine. À la suite de George Steiner, on comparera le foudroiement Büchner à ceux provoqués par Van Gogh, en peinture, et Schoenberg, en musique. Avec *Woyzeck*, Büchner « ajoute aux moyens d'expression une voix nouvelle » (*La mort de la tragédie*).

Le dernier des hommes

Difficile de trouver archétype plus saisissant de l'antihéros. Pour la première fois, un pauvre bougre accède à la tragédie ; ou pour reprendre le mot d'Alfons Glück : « *La pauvreté* occupe (...) dans *Woyzeck* la place que le destin occupait dans la tragédie attique » (*La mort économique*). Franz Woyzeck a 30 ans ; soldat, père d'un enfant, il est un être simple, la créature nue, pour ainsi dire, presque un autre Gaspard Hauser. Face à lui, ses dresseurs : le docteur et le capitaine – deux censeurs issus d'institutions d'État, se piquant de métaphysique et de morale.

Le docteur, le capitaine mais aussi le tambour-major et, d'une certaine façon, son amie Marie participent à l'humiliation de ce grand méprisé. L'interprétation du drame soulève toutefois une première question – renouvelée par chaque nouvelle adaptation : faut-il voir en Woyzeck un opprimé ou un être traversé par d'irrépressibles pulsions qui finit par sombrer dans la folie ?

Exploitation de Woyzeck ?

Pour le critique Bernard Dort, *Woyzeck* constitue la « première tragédie du prolétariat et de la civilisation industrielle » (*La représentation émancipée*). La dimension sociale l'emporte aussi dans la version du metteur en scène André Engel. Dans cette création du Centre dramatique national de Savoie (1988), l'action se situe dans une H.L.M. de banlieue, après la Seconde Guerre mondiale ; le soldat devient un chômeur accumulant les occupations précaires.

Selon la catégorisation sociologique marxiste, on serait en présence d'un *lumpenprolétaire*, un travailleur irrégulier dénué de conscience de classe, non habité par l'espoir d'une révolution sociale. Nous soulignons « de classe » car toute conscience ne fait pas défaut à Woyzeck : il a celle de l'inégalité qui sépare riches et pauvres et celle, plus subtile, du rapport entre ces deux situations et la vertu.

Dans une scène avec laquelle certaines traductions font débiter le drame, Franz et André s'assurent un supplément de solde en taillant des joncs. Or, ceux-ci servent à la punition des soldats du plus bas échelon qui, de ce fait, ne peuvent être dégradés. Sans commentaire aucun, par cette simple action, Büchner donne la mesure de l'aliénation de son héros. Sans recourir à la scène en question, l'esprit de ce trait fut superbement transposé par Josef Nadj (*Woyzeck ou l'ébauche du vertige*, accueilli en novembre 2007 au Théâtre Forum Meyrin). Sa recherche scénographique donnait une forme à la manipulation du pauvre hère, de même la mécanisation de ses gestes.



Linogravures de Renaud Perrin

Autre aliénation qu'aucune version ne tait : celle des infâmes expérimentations scientifiques auxquelles le fusilier se soumet, pour s'assurer quelques *groschen* supplémentaires. Ce gagne-pain gros de sa perte future annonce ces actualités récurrentes nous apprenant que tel Indien sans le sou – survivant jusque-là en faisant commerce de ses organes – est mort des suites d'une ablation.

Büchner faisait de l'inégalité « la source de tous les maux » (Walter Grab, *Georg Büchner und die Revolution von 1848*). Pourtant, réduire la portée de ce chef-d'œuvre à sa seule dimension sociale n'emporte pas notre complète adhésion. Il semble que le Woyzeck historique, celui du fait divers qui inspira Büchner, était – au moment du crime – sans travail, qu'il vivait d'aumônes et couchait dehors. Pourquoi Büchner aurait-il rehaussé sa situation s'il s'agissait d'en faire l'idéal type du *lumpenproletaire* ?

D'autres versions contredisent cette lecture marxisante ; ainsi, Jean-Louis Hourdin a-t-il proposé une mise en scène agreste et onirique aux rencontres d'Hérisson (en 1980 puis dans sa récréation de 2003). L'atmosphère champêtre et l'absence de tout manichéisme dans la direction des acteurs y accusaient davantage le conflit pulsionnel en Woyzeck, son « animalité » que son positionnement social. Et la forme du conte, encadrée par le bonimenteur du cirque, élevait cette balade tragique à l'universel, à « une sorte de fatalité biblique métaphysique » (Hourdin).

Folie de Woyzeck ?

On sait l'intérêt de Büchner pour les maladies mentales ; un intérêt sensible dans *La mort de Danton* déjà, mais surtout dans sa nouvelle *Lenz*. Les troubles de Woyzeck connaissent divers

paliers : 1° Plusieurs séquences nous révèlent sa *superstition*, sa foi dans le pouvoir occulte des francs-maçons. 2° Des *hallucinations* successives l'assaillent, lui montrant notamment le monde en creux et lui donnant à entendre des voix. À plusieurs reprises, le débordement pulsionnel du malheureux soldat semble briser en lui la séparation du dedans et du dehors.

Pour Véronique Perruchon (« Woyzeck, un personnage sous (haute) surveillance » in *Études théâtrales* n° 36, 2006), Woyzeck est bien saisi par le délire, seule « issue pour le trop-plein de contrainte et de frustration ». Au sentiment d'impuissance devant ceux qui l'humilient s'ajoute la détresse consécutive à la perte de son amour.

Faut-il *in fine* choisir entre un Woyzeck opprimé et un Woyzeck extravagant ? Le sens du crime diffère sans doute selon que l'on appuie sur l'exploitation du soldat ou sur son dérangement. L'un et l'autre des éclairages nuancent toutefois sa responsabilité. Si nous n'avions crainte de céder à l'obsession des catégorisations si irritante entre les lèvres du docteur, nous dirions que le caractère révolutionnaire de la pièce tient peut-être à ce lien entre misère noire et folie. C'est ainsi que nous comprenons la *fatalité sociale* invoquée par Büchner dans d'autres écrits.

Une forme morcelée

Convulsive comme sa hâte et trouée comme ses poches, la langue de Woyzeck rend un son inouï. Les mots qui lui viennent du plus profond ou d'ailleurs (« ça » parle) sont âpres mais non dénués d'une poésie qui tient précisément au rythme heurté de leur épiphanie.

La structure morcelée de la pièce, par sa discontinuité, ses ellipses, ouvre le sens ; elle indique

que tout ne peut être dit, se réduire à une description linéaire. Ce laconisme rigoureux, respectueux de la fugacité du vivant, distingue Büchner des prétentions romantiques intellectualistes. Entrecroisant les dialogues, fragmentant la fable, le style du *Woyzeck* ne consiste pas en une gratuite recherche d'originalité formelle. Raconter une histoire en séquences interrompues par d'irrégulières béances revient à abandonner le principe d'une continuité logique dans l'échelonnement des actions humaines – le fameux *post hoc, ergo propter hoc* (« après ceci, donc à cause de ceci »). Une idée novatrice, pour l'époque, qui bouleversera ultérieurement les sciences de l'homme.

L'humble nu et la fraternité vraie

Comme le souligne pertinemment Jan-Christoph Hauschild, Büchner s'est donné les moyens d'accomplir le programme artistique qu'il assignait à Lenz dans la nouvelle éponyme : « s'immerger une fois dans la vie la plus humble et tâcher de la restituer dans ses tressaillements, ses indices, dans toute la finesse rarement perçue de ses mimiques ».

Dans sa *Conscience des mots*, Elias Canetti ajoute que l'auteur « réussit le bouleversement le plus complet de la littérature : la découverte de l'humble ». Cette découverte suppose la compassion ; mais, seulement si cette compassion demeure dissimulée, si elle est muette, si elle ne se formule pas, l'humble reste *intact*. Le poète qui parade avec ses sentiments, qui gonfle publiquement l'humble avec sa compassion, le souille et le détruit. C'est par les voix et les mots des autres que Woyzeck est traqué ; par le poète toutefois, il n'a pas été touché. »

On sent en effet, chez l'auteur, la volonté de saisir – avec l'immédiateté propre au genre dramatique – un homme singulier et concret, un homme « de chair et de sang », capté dans le monde réel. Un homme qui ne saurait être réduit à une idée, contraire à l'être abstrait dont se gargarisent nombre d'humanistes, d'économistes, de naturalistes et autres « docteurs ».

« Le monde est fou », dit le pauvre diable. « Regardez-vous vous-mêmes », clame-t-il ailleurs. Regardons-nous par-delà les ornières réductrices ; dans la complexité se niche la fraternité authentique.

Mathieu Menghini